

# TROIS PETITES FILLES EN DORDOGNE

MARCELLE DUMONT



DORDOGNE, été 1940...

C'est la guerre mais pour trois petites filles belges échouées avec leurs parents dans un bourg de trois cents habitants proche de Bergerac, c'est sur-tout de longues vacances. De la guerre, nous n'avons vu que les soldats français qui traversaient notre pays en souriant, sous les fleurs et les hourras. A présent, les grandes personnes peuvent bien bougonner parce que nous logeons, qui dans des lits de camp, qui sur le sol dans une métairie abandonnée, nous les petites filles, nous nous amusons follement.

La nuit, il nous arrive d'être éveillées par la sarabande que mènent les rats au-dessus de notre tête mais nous nous cachons bien vite sous la couverture et nous nous rendormons.- A l'aube, une lumière rose s'infiltre à travers les persiennes tandis qu'alentour, les premiers sons éclatent avec netteté dans le silence matinal. Les cailles et les cigales commencent à se répondre avec une lenteur qu'on dirait étudiée.

Il se trouve toujours l'une ou l'autre des petites filles pour sortir pieds nus dans la rosée. Elle regarde l'horizon, au faîte du petit bois qui est bien loin, presque inaccessible, loin en arrière du verger. La petite fille respire à petits coups la joie immaculée du petit matin. L'air est doux et calme, il n'y a rien aussi loin qu'on peut voir que la campagne, une campagne pleine de mystère et de promesses, une plaine rousse et parfumée avec des vignes, des attelages tirés par des bœufs. Rien qui ressemble à la campagne verte et grasse de chez nous.

La petite fille rentre et se faufile entre les draps. Alors commence une conversation chuchotée qui oblige maman à nous laisser nous habiller. Cette opération se fait le plus silencieusement possible sous la conduite de notre chef et aînée: Lily. Âgée de douze ans, c'est la plus raisonnable, la plus grande et la plus grosse. Son visage résolu aux yeux gris acier et encadré de cheveux blonds cendrés

coupés tout droit, est empreint lors- qu'elle nous gronde, d'une sévérité qui fait sourire toute la famille.

Nous les petites (neuf et cinq ans), sommes deux mous- tiques souvent rageurs. L'une brune et l'autre d'un blond platine, toutes deux maigrichonnes et décidées, nous avons les mêmes prunelles curieuses et sombres.

Sans connaître, même par ouï-dire, Tartarin, nous nous conduisons exactement de même. Nous nous imaginons par tir à la chasse dans une forêt tropicale. Puissance de l'imagination enfantine, il nous suffit de la chaleur, de notre short, de notre filet à papillon du plus beau vert et du casque colonial dont une maman prudente nous a munies, pour nous sentir prêtes à la grande aventure.

Lily comme il se doit, marche en tête, armée de tout son courage et d'un coutelas de caoutchouc. A l'ombre de s mollets rebondis, les deux écureuils, suivent, presque aussi menus l'un que l'autre. Les galoches frappent le sol en cadence, tandis que s'entrechoquent les genoux de petite dernière.

Les hautes herbes bordant l'allée de pêcheurs sont une véritable brousse, toute bruisante de sons inquiétants ou nous nous mettons à l'affût. Accroupies, nous y disparaîsons toutes entières. Nous mangeons des fruits tombes en nous essuyant les doigts nos culottes. Nous attendons je ne sais quoi, peut-être que la peur sourde des herbes piquantes et des insectes de vienne vraiment insupportable ? Alors, nous nous élançons. à la poursuite des papillons- Jamais plus nous ne verrons d'aussi beaux papillons que papillons de Dordogne!

Nous ne manquons jamais ensuite d'aller jusqu'au ruisseau. Nous le regardons couler sans mot. Ce filet d'eau argenté et chuchotant nous arrête mieux qu'une clôture C'est lui qui limite le verger Pourtant, nous mourons d'en vie de le franchir, de traverser le vignoble qui s'étend de l'autre côté pour nous échapper vers le petit bois. C'est comme un charme qui nous arrête à chaque fois. Nous n'osons pas descendre dan l'eau guère profonde car grand père nous a fait mille recommandations à ce sujet. Nous n'osons pas non plus saute par dessus. Plus nous avons peur, plus l'envie de franchir ce Rubicon nous tenaille. Là, de l'autre côté c'est vraiment l'aventure; l'inconnu, le pays sans frontière où rien de familier ne nous arrête. Impressionnées, nous nous taisons. Le glouglou du ruisseau nous paraît soudain plein de menaces. Une fois franchi ce bord, la plaine et le bois regorgent de maléfices. Nous ne sommes pas loin de penser qu'il y a un dragon par là ou peut-être que le ruisseau est enchanté, qu'une fois franchi il se change en torrent en fleuve, en océan. Finalement, nous nous sauvons à toutes jambes, d'autant plus vite que notre estomac crie famine.

Nous arrivons juste à temps pour assister à l'étonnant lever du cousin Albert. Son lit de camp est dans la cuisine. Tout le monde est déjà installé autour de la table: maman, grand-père, les deux grandes sœurs et nous, les trois petites, lorsqu'il songe à se lever. La pudeur lui interdit de se montrer en chemise, aussi s'habille-t-il sous les couvertures. Sa pipe lui pousse d'abord comme par enchantement au coin des lèvres, sa casquette se visse sur sa tête, encore quelques manœuvres mystérieuses et le voilà qui jaillit du lit tout habillé.



Maman le surveille du coin de l'œil car elle a parfois l'impression que cousin Albert sort du lit avec ses chaussures!

Pauvre maman! Elle soupire de voir sa famille camper dans la pure tradition bohémienne. Où est donc sa chère maison? Elle fait du café sur un réchaud à alcool et la cuisine dans l'âtre. Les aliments une énorme mijotent dans marmite qu'elle n'est parvenue qu'à grand-peine à décrocher. Mais les petites trou-vent ça très gai et elles dévorent à belles dents les rata-touilles dont se compose à présent l'ordinaire. Ah Dordogne, dévorions-nous ton pain aigre, tes fèves des marais, tes rares légumes, la chair éthique de tes vieilles poules! Et cet œuf à la coque dont de temps à autre tu nous régalais, jamais plus nous n'en avons goûté d'aussi sapide.

Au contraire de maman, nous les petites nous adorons le jour de lessive. Nous ne ratons pas une occasion de nous pencher sur la margelle du puits pour voir si enfin le fond

en apparaît, calamité dont nous menace la propriétaire lorsque ramenant de la vigne un visage luisant de son chapeau de paille noire, elle surprend quelqu'un de la tribu à nettoyer les trois pièces de notre logis à grandes eaux.

Dans ce domaine de la lessive, maman est également obligée de recourir à des méthodes archaïques. Elle met le linge à blanchir pour compenser l'absence de lessiveuse. Nous l'aidons à l'étendre dans l'herbe. Le temps d'une petite sieste à l'ombre, de quelques jeux autour de l'eau bleue des cuvelles et nous pouvons entasser dans les paniers notre cueillette de linge frais, tout imbibé de la vive lumière de ce qui est déjà pour nous le Midi.

Vers quatre heures, quand le fort de la chaleur est tombé, grand-père et cousin Albert s'en vont quérir les provisions. Grand-père s'est confectionné une belle badine pour le soutenir lorsqu'il rentre du bourg, « chargé comme un âne » selon sa propre expression. Deux ou trois heures après ce départ, les petites qui batifolent sur la route aux environs de la scierie, voient poindre au bout du chemin un grand-père alerte, le visage enluminé par le petit vin du pays et faisant tourner sa badine, tandis qu'un peu en retrait trot-tine cousin Albert, les bras tirés jusqu'aux genoux par deux énormes cabas.

Le soir, déjà couchées, nous entendons des voix et des éclats de rire. Juste sous notre fenêtre il y a un banc où les grands prennent le frais. L'ennemi juré de la propriétaire, un grand frisé, « l'Italien », vient dans un langage savoureux vitupérer cette chipie. A peine a-t-il tourné les talons, que la chipie arrive en personne et conseille à tous de ne pas se fier à ce fada d'Italien.

Nous les petites, nous aimons bien la propriétaire. Nous aimons sa voix qui chante, ses robes noires, son air un peu sorcière. Nous l'admirons: elle tient tête à grand-père! Un jour elle est même parvenue à lui faire sulfater sa vigne.

- Eh madame, dit grand-père, l'eau de votre puits n'est pas potable, elle est pleine de larves!

- C'est bien la preuve qu'elle est bonne, puisque les bêtes vivent dedans!

Tout ça au fond ce sont des histoires de grandes personnes et nous avons d'autres chats

à fouetter. Un jour, n'y tenant plus, nous franchissons le Rubicon, à la queue leu leu, les deux petites solidement accrochées à Lily qui nous remorque tout bonnement sur l'autre rive. La petite dernière glisse et se mouille jusqu'au cou. Nous croyons périr dans ce naufrage. Heureusement nous sommes près du bord. Lily atteint la terre ferme, nous arrache littéralement de l'eau l'une et l'autre et nous dépose toutes pantelantes sur la berge. Séchées, nous n'osons pas aller plus loin ni rebrousser chemin.

Nous sommes près des larmes quand nous voyons sortir du bois une fourmi humaine traînant derrière elle ce qui nous paraît tronc d'arbre. Peu à peu la silhouette grandit et nous reconnaissons cousin Albert, en pleine corvée bois. Nous l'accueillons des transports de joie et le contraignons à nous faire traverser le ru sur son dos. D'abord les deux petites, ensuite Lily (nous craignons un moment un autre naufrage car cousin Albert n'est pas costaud) et enfin les fagots!

Deux poules hantent les alentours de notre logis. D'où viennent-elles? Qui les nourrit? Mystère! Elles nous amusent beaucoup. Nous les appelons la Grise et la Noire. Elles nous regardent dignement de leur œil rond et roux. Leurs culottes de plumes nous rappellent les longs pantalons brodés des petites filles modèles. Nous les choyons et les laissons picorer sous la table jusqu'au jour où nous adoptons un petit chat affamé et sans maître. Il nous étonne grandement en dévorant un morceau de chocolat. Il devient l'enfant chéri de toute la maisonnée.

Un matin de septembre, il faut repartir. Les grands frémissent d'impatience. Ils vont revoir leurs amis, leur pays, leur maison, du moins ils l'espèrent mais dans quel état? Talonnés par la nostalgie, ils partent encore une fois comme des fuyards, sans savoir ce qui les attend, peut-être aussi bouleversés et incertains qu'au début de l'exode.

Avant de s'entasser dans la voiture, chacun regarde autour de soi comme pour emporter un souvenir. Déjà des liens invisibles se sont formés qu'il faut détacher. Cette inquiétude-là ne guérira que lorsque nous aurons franchi la frontière et retrouvé notre village somnolent et inquiet, en pays conquis mais notre village quand même. D'ici quelques années je me cacherais dans le grenier pour écrire des poèmes où il sera question de la métairie en Dordogne et des roses écarlates qui grimpaient le long de ses murs.

Sur le toit du vieux pigeonier, notre petit chat s'est assis. Il nous regarde avec étonnement et reproche comme s'il comprenait. Il va retourner à sa vie d'animal sans maître, contraint de se nourrir et de s'abreuver comme peut. Image même de la solitude, nous emportons à jamais sur notre rétine ses prunelles d'or pleines de stupeur, son immobilité frileuse, son poil hérissé d'inquiétude. Nous les petites filles, nous avons envie de pleurer. Ce petit chat que nous laissons nous fait ressentir toute l'amertume d'un départ presque furtif.

Ainsi s'efface sans retour à nos yeux d'enfants la lumière de notre bel été en Dordogne...

